

Mécompte

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oh ! hop, cria Ulysse en lui câlant le premier sac sur le dos.

Et Daniotet gravit les escaliers courbé sous la charge; il longea un grand corridor et atteignit le grenier. D'un coup de rein, il vida son sac dans l'arche à blé et revint sur ses pas. Le fermier fit la paye. Il reçut, comme ses compagnons de travail, le prix de sa journée et s'en alla, accompagné d'Ulysse.

On était en novembre, il faisait un ciel bas, un de ces ciels écrasants où les lampes électriques clignotent bizarrement dans le brouillard. Ils descendirent la grande rue, passèrent devant les boutiques allumées et allaient se séparer quand Ulysse proposa :

— Allons prendre un verre au café de l'Union !

D'un geste de la main Daniotet refusa.

Mais avec son rire goguenard, Ulysse dit :

— Oh ! comprends-moi bien. C'est sûr que je ne veux pas te faire rompre ton engagement. Non, pas ça, jamais de la vie. A-t-on des principes, oui ou non ?

Puis, se rapprochant, il lui prit le bras :

— Ecoute, c'est tout simple, je boirai trois décis et toi une bouteille de limonade. Où est le mal ?

Daniotet se laissa convaincre et ils entrèrent. Dans la salle basse où la fumée des pipes montait vers le plafond, ils s'assirent à un coin de table, sous les regards curieux des buveurs attablés. Quelques-uns jouaient aux cartes. On entendait brusquement ces mots : « Trois cartes au roi d'atout » ou bien : « cent cinquante de nel » ou encore : « cent d'as ». A voir tous ces yeux braqués sur lui, Daniotet se sentit gêné. Il vida son verre et se leva pour partir. Mais Ulysse le retint par la manche en lui disant :

— Tu as bien le temps, la journée est finie !

Puis se tournant vers le patron :

— Encore trois décis !

Daniotet se laissa distraire par ses voisins de table. Il suivait les jeux, donnait des conseils aux débutants sans remarquer qu'Ulysse profitait de ses distractions pour lui remplir son verre. Et il but d'abord de la limonade coupée avec du vin, puis le vin seul. On fit cercle autour de lui et quelqu'un dit :

— Allons, Daniotet, chante-nous-en une !

Et il chanta, il chanta de tout son cœur des chansons de l'ancien temps où il était question de « papillons bleus » et de « fleurs d'amour fanées ». Ensuite, il perdit la notion du temps et quand Ulysse l'empoigna par le bras, il dormait bel et bien au coin de la table.

Il fit quelques pas dehors; l'air vif le réveilla, puis il chercha à s'orienter.

— Salut, Daniotet, lui criait-on, bonne nuit et à une autre fois !

Et il entendit un grand éclat de rire.

Il fit encore quelques pas. Il allait à tâtons, cherchant son chemin quand il s'aperçut que ses mains restaient prises dans la haie qui borde le jardin de la Cure. Il essaya de se dégager, mais ses jambes fléchirent et il tomba de tout son long dans le fossé.

* * *

Quand il se réveilla, un homme était penché sur lui, un homme qu'il reconnut tout de suite :

— Je vous demande bien pardon, monsieur le ministre, fit-il d'une voix embarrassée, mais j'ai fait un faux pas et...

— Oui, je vois, en effet, vous avez fait un faux pas.

Puis, saisissant Daniotet par le bras, le pasteur essaya de le remettre daplomb. Peine perdue. Daniotet faisait pourtant tous ses efforts s'aidant des pieds, s'aidant des mains. Il ne parvenait pas à quitter son lit de feuilles mortes.

Le pasteur commençait à perdre patience :

— Voyons, voyons, levez-vous ! Pensez à votre femme qui vous attend depuis longtemps, au chagrin qu'elle aura en vous voyant dans cet état !

Plein de bonne volonté, Daniotet répondait humblement :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

Et l'on reprenait de plus belle. Et il n'y avait,

sous le ciel brumeux de novembre, que ces deux silhouettes penchées l'une au-dessus de l'autre, et cette voix qui répétait sans jamais se décou- rager :

— Eh bien ! reprenons, monsieur le ministre !

On reprit tant et si bien que Daniotet finit par se tenir debout au milieu de la route. Soutenu par le pasteur, il fit quelques pas tout en prenant le ciel à témoin de son innocence. Arrivé devant la maison, il s'accrocha à la poignée de la porte et, redressé de tout son long au moment où sa femme arrivait, il lança :

— Eh bien ! au revoir, monsieur le pasteur, je pense que vous pouvez rentrer seul maintenant !

Et la porte se referma tandis que le pasteur restait, tout pantois, sur le seuil.

Jean des Sapins.

Mécompte. — Un pauvre vagabond voit une plaque de docteur à la porte d'une maison. Il sonne timidement. Une jeune dame lui ouvre.

— Pardon, madame, ne pourriez-vous pas demander à M. le docteur s'il n'aurait pas une veste et un vieux pantalon à me donner ?

— Je le voudrais bien, mon brave homme, mais voyez-vous, c'est moi qui suis... docteur.

L'ORIGINE DE L'EXPRESSION : « REMPORTEUR UNE VESTE »

C'EST le théâtre qui l'a fournie à la ville, comme l'expression : « faire du bruit dans Landerneau », et elle est née en 1865, au Vaudeville. Le public avait accueilli avec indulgence les deux premiers actes d'une fêerie intitulée « les Etoiles », lorsqu'une scène du troisième acte détermina la chute de la pièce et la naissance du mot. Le public avait vu entrer en scène le berger Lagrange et la nymphe Cico. Il écouta le dialogue sentimental :

— La nuit est sombre et propice ; viens t'asseoir sur le gazon, propose le berger, galant.

— L'herbe est mouillée ! répond la nymphe, hésitante.

— Assieds-toi sur ma veste ! ajoute le berger conciliant.

Joignant le geste à la parole, il offrait à la nymphe le moyen de s'asseoir sans redouter l'humidité, lorsque l'orage éclata dans la salle pour ce prosaïque détail. Le public hua, siffla. Des voix criaient : « Remporte ta veste ! » Et le pauvre berger fut, en effet, obligé de la remporter sous les lazzi. Le lendemain, Paris constatait qu'une expression imagée était née de cet incident.

ON VOTE AVEC ESCIENT

TOUTES les fois qu'y a des votes, ceux qui font les papiers recommandent la même scie. Avant, ils vous font signe avec une porte de grange : VOTEZ OUI !... VOTEZ NON (suivant que vous tenez la *Revue* ou bien le *Pays*). Et puis dessous, toujours avec de ces tant grosses lettres que ça vous tire les yeux hors de la tête un puissant bout, comme ceux des bibornes :

CITOYENS, TOUS AUX URNES ! PAS D'ABSTENTION !

Ce qui ne manque pas non plus, quand on a fini de voter, c'est l'engueulée à ceux qui n'y ont pas été :

« Quant aux électeurs qui n'ont pas cru devoir se déranger, nous ne pouvons que répéter que leur manque d'esprit civique... »

Etc., etc. Ça n'est pas seulement la peine de redire tout le chapitre ; vous l'avez tous eu lu.

Nous, n'est-ce pas, on ne veut pas se tourner les sangs pour si peu. Il faut bien que les journalistes aient quelque chose à dire, mais quand même il ne faudrait pas nous prendre pour des bêtes. Pour des questions de sorte, on sait bien qu'on est là. Allez-voir demander à notre gros Ulrique si on a su se déranger dans le canton de Vaud, quand il venait te fourrer son bancal dans les roues du berrou de la Société des Nations. On a trétois été voter : quand y faut, pas besoin qu'on y soit d'obligés par la police et les amendes du préfet.

Mais alors pour ces brouilleries que personne ne s'y retrouve, que quelques avocats qui font d'assemblant de s'y reconnaître, on ne peut pourtant pas se tracasser pour ça. On se remuerait déjà plus vite pour aller boire un verre ou faire une partie de quilles que pour aller voter sans savoir au Dieu monde s'il faut qu'on mette oui ou bien qu'on mette non. Sans compter que souvent ça ne tire pas plus à conséquence que de dire chat ou minon. Si c'est les *oui* qui gagnent, on est sûr que les impôts lèvent. Si les *non* sont vainqueurs, c'est certain que les taxes veulent venir plus fortes : sans ça, vous n'y voulez pas connaître de différence.

Et puis quoi ? Si on est d'attaque, on l'est avec escient et on ne veut pas faire de l'ouvrage inutile. Ecoutez-voir un peu celle qu'on m'a z'eu racontée de deux de par Lausanne.

Quand même ils étaient frères, ils n'avaient pas tous les jours les mêmes idées, mais ça ne les empêchait pas de s'aimer tout plein — comme des frères, quoi ! Ils restaient bien aux deux bouts de la ville, mais c'était régulier comme une mécanique : le dimanche, en sortant du préche, ils se retrouvaient chez l'aîné qui avait sa carrée tout proche de l'église. Et patati, et patata, ils se racontaient les nouveaux, se contrepointaient joliment, prenaient un doigt de quelque chose et trouvaient tout ça bien plaisant.

Adonc, certain dimanche qu'on votait par toute la Suisse, l'un des deux fait à l'autre :

— Il faut quand même aller voter contre cette nouvelle loi qu'ils ont encore fabriquée par ce Berne.

— Comment, contre ? que répond l'autre — que c'était donc l'aîné. Elle n'est déjà rien tant mauvaise, cette loi. Il nous faut l'accepter, non pas.

Et les voilà qui s'embryent les deux à te discuter politique, qu'on aurait presque dit la *Revue* et le *Pays*. Après qu'ils se sont aligné toutes les raisons, l'aîné fait presque état de se mettre en colère et dit comme ça au plus jeune :

— Enfin quoi, ça ne mène à rien de te montrer les choses ? Tu es bien décidé à suivre ton idée ?

— Pardi ! Toi tu suis bien la tienne.

Et là-dessus voilà le vieux qui prend un ton tout radouci et qui fait à l'autre :

— Et bien tant mieux ! Respect pour toi ! Parce que comme ça, on n'a au moins plus besoin de se déranger. Tu votes *non*, moi *oui* ; on se détruit l'un l'autre : autant se détruire sur place. A la tienne donc, frère ! On a fait son devoir.

Gédéon des Amburnex.

A LA PORTE !

VOYONS, mes enfants, on vous a recommandé combien de fois déjà de cesser vos jeux bruyants quand je rentre de mon bureau, fatigué et nerveux ; j'ai besoin de calme : ce n'est pourtant pas bien difficile à comprendre, hein ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Vous êtes donc sans cœur ; vous me voyez éreinté ; faites un autre jeu. Faudra-t-il me fâcher encore une fois ?

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard :

— Allons, Antoine, tiens-toi donc tranquille, et donne le bon exemple à tes cadets. Si vous me poussez à bout, je punis tout le monde. Un garçon de dix ans, ne pas vouloir comprendre ça...

— Oui, p'pa !

Cinq minutes plus tard, le grand tapage domestique bat son plein. On sonne. Calme subit, puis ruée vers la porte.

— Voyons, les enfants, faut-il vous répéter que c'est impoli d'aller ouvrir ainsi, surtout quand vous ne savez pas qui c'est !

— B'jour oncle ! b'jour parrain !

— Bonjour, bonjour, marmaille. Quel tintamarre ; on vous entend de la rue !

— N'est-ce pas, mon cher, c'est ce que je me tue de leur répéter, et tous les jours.